

*Entertainment !*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Superstitions*

FRANCESCO MASCI

*Entertainment !*

APOLOGIE DE LA DOMINATION



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2011

Les retentissantes trompettes du néant

FRANZ KAFKA, *Journal* (1917)

1. La domination est le pouvoir de décider du fictif. La domination, qui est toujours au-delà des événements, dit le moment où il faut que ces événements mêmes prennent fin. Pour laisser place à quoi, nous ne le savons plus. Car, entre-temps, nous sommes restés seuls dans un long entretien avec nos représentations et nous attendons. Et notre attente ne finit jamais, divertie par d'autres représentations. Ce livre naît de l'observation nécessairement fragmentaire de cette attente, de ses institutions, des images qui l'alimentent, mais surtout des illusions ou des indifférences avec lesquelles elle se justifie et nous fait oublier que nous semblons destinés à ne jamais plus écouter le silence du réel.

2. C'était avant le glissement vers une impossible légèreté pop, avant aussi les magazines-philo en kiosque et les stages-philo pour comités d'entreprise, avant donc les séries télé mais un peu après les musées d'art contemporain. La culture absolue se fondait dans l'*entertainment*. Depuis longtemps déjà pourtant, la domination laissait faire, avec l'indifférence ou le peu de reconnais-

sance qu'on sait pouvoir octroyer à qui ne peut nuire. Deux siècles d'assauts et de surenchère dans les outrages et dans les invectives ont nourri la longue histoire culturelle de l'émancipation de l'individu et toujours le même rien : une infinité d'événements, mais pas d'*avènement*. Le Royaume, dont le triomphe sur le monde mauvais était promis inlassablement à chaque apparition d'un nouvel événement se fait toujours attendre. C'est dans cette attente que les individus et les communautés qui les rassemblent ont longtemps trouvé, en tant que "sujets de fiction" (Mme de Staël), la substance de leur monde. Deux siècles de culture absolue, d'une culture qui n'est pas exactement faite de livres, de films ou d'autres produits de consommation de masse, mais d'événements qui, par un processus d'autoproduction, ont étiré à l'infini le front d'une guerre contre le monde jugé corrompu et voué à la disparition. Deux siècles d'une guerre où il ne s'est *rien* passé. Où il ne pouvait rien se passer, car cette ligne de combat n'a jamais représenté une tranchée. Si les événements sont bien l'indice d'une séparation, ils ne font que circonscrire de mieux en mieux les limites de la propriété des subjectivités fictives, telles que le mélange inattendu de l'économisme du XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'esthétique du XIX<sup>e</sup> l'a

façonnée. Un terrain neutre où la passion du pouvoir finit toujours par se transformer en un geste *posthume*, et dans lequel la morale et l'hédonisme sont interchangeable. Et la guerre alors ? La rhétorique empreinte de mystique des romantiques, le jeu de dissimulation des avant-gardes ou, tout dernièrement, le moralisme des néo-rousseauistes troubadouriens, apparaissent comme autant de positions successivement abandonnées puis reprises et de nouveau abandonnées. En réalité, les plans de batailles, les tactiques et les stratégies sont purement imaginaires, tout comme les soldats de cette guerre qui se dissolvent comme un songe une fois franchi l'espace qu'eux ne franchiront jamais, celui du pouvoir. "La guerre est un objet qui peut être tantôt plus, tantôt moins la guerre" comme le dit Lénine, mais elle reste toujours la guerre, c'est-à-dire l'action réciproque de deux puissances qui sont engagées dans une lutte d'anéantissement. La guerre est une "disposition mutuelle" (Rousseau). Pour que je sois confronté à mon ennemi, il ne suffit pas que je le désigne comme mon ennemi. Est aussi nécessaire un mouvement politique sur lequel je n'ai aucune prise. Il faut que mon ennemi se reconnaisse et se positionne comme une puissance en guerre en me reconnaissant, à son tour, comme son ennemi. À partir

de ce moment s'ouvre le champ du conflit. Parce qu'une guerre est aussi toujours située dans l'espace, elle est décidée par deux questions fondamentales : Qui est l'ennemi ? Où se trouve-t-il ? Le conflit est, avant tout autre chose, révélé par une limite. Mais, au-delà de la ligne tracée par les événements, il n'y a jamais rien eu, sinon d'autres événements. Dans cette guerre contre un ennemi introuvable, cette insurrection auto-proclamée de la culture absolue contre l'ordre existant des choses, le sujet de fiction, d'un événement à l'autre, d'une figure à l'autre, s'entretient avec lui-même, en solitaire. C'est l'articulation de cet incessant entretien du soi avec soi-même, cette multiplication de moments répétitifs où la domination s'expose dans son moment négatif comme participation des hommes à un pouvoir toujours subi, que j'appelle *entertainment*. Cela désigne une condition sociale désormais ontologiquement nécessaire et non pas une énième description autoréférentielle de la dégénérescence culturelle provoquée par le pouvoir et que les hommes subiraient passivement. La critique philosophique et moribonde de l'état du monde représenté sous l'emprise de forces néfastes et corruptrices, est aussi déjà *entertainment*. C'est une chose que la contemplation incantatoire du

vide qui nous constitue en tant que subjectivités fictives, tout autre le regard par lequel l'absence apparente de pouvoir dans l'excès d'événements contingents de l'*entertainment* devient le signe le plus sûr de la présence de la domination.

3. Après avoir annoncé aux artistes (de grande ou nulle renommée), aux philosophes, aux maquisards de l'édition (subventionnés par l'État), aux partisans et à tous les autres intrépides du papier, que la guerre était finie, le moment est venu de leur dévoiler la vérité tout entière, à savoir que cette guerre, leur guerre, n'a jamais commencé.

4. En décrivant comment le système autonome et auto-génératif de la déception, la culture absolue, se généralise en un système de la pratique/jouissance de l'attente, l'*entertainment*, je n'ai nullement l'intention de déplorer l'inévitable. La culture n'est pas œuvre de salut, et la négation du monde qui est son principe fondateur doit plutôt s'entendre au sens luthérien de négation de la possibilité du rachat. Il n'y a rien à racheter et ce sont les œuvres en niant cela qui créent le mal. Un mal moral confondu avec

une pathologie sociale indéterminée dont elles se veulent le remède. C'est par cette petite sorcellerie, ce tour de passe-passe, que la culture s'est substituée au politique dans la prise en charge de la vie commune des hommes. La subjectivité fictive, cet "homme nouveau" déjà vieux, peut, dans ses moments de lyrisme pastoral, rêver d'insurrections et de révoltes, mais, à son réveil dans les pâturages des événements, elle se reconnaîtra dans le vieil animal non-politique qu'elle a toujours été.

5. Ce mal, qui n'est d'ailleurs pas la réalité, ni sa représentation, marque la limite au-delà de laquelle se rompt le circuit fermé des images et où commence le monde des phénomènes que les subjectivités fictives ne connaissent pas et sur lequel elles n'ont plus aucune prise. Que la négation soit la valeur sur laquelle la société fonde son équilibre nous le savons déjà. Sa conservation dépend des attaques simulées contre elle-même. Plus la négation du pouvoir par les événements apparaît comme violente, moins le pouvoir a besoin de faire usage de sa force. La critique de la culture est la fille effrontée des Lumières, lorsqu'elle découvre, avec force prouesse dialectique,

que le libéralisme entretient depuis longtemps une catégorie particulière de fous de cour – la nouvelle classe moyenne des imprécateurs professionnels –, dont la tâche consiste à lui débiter des vérités désobligeantes devenues parfaitement inoffensives. Les attentes de la culture sont toujours destinées à être satisfaites et réduites à néant, et c'est de cette manière qu'elles se reproduisent. Les catégories que la critique de la culture agite – l'aliénation, la dialectique, l'émancipation, l'idée même de critique – semblent se renvoyer les unes aux autres comme dans un jeu de miroirs se réfléchissant à l'infini. Sorel avait déjà démontré les origines bourgeoises de l'anarchisme intellectuel en ridiculisant la prétention des "gémisseurs" (ses contemporains et ceux à venir) à utiliser leur plainte comme une arme : "les plus éloquentes dissertations sur la révolte ne pouvaient rien produire", car "on ne change pas le cours de l'histoire avec de la littérature". Alors, vis-à-vis de tous ceux qui seraient tentés de prendre au sérieux l'écho des faits, même quand cet écho résonne comme une menace, il ne me reste qu'à répéter le "Sois tranquille, ce n'était qu'en pensée" (*Sei ruhig, es ist nur in gedacht*) du Faust de Goethe. Le développement agressif et de plus en plus *nécessaire* d'institutions

spécialisées dans la production, la gestion et la distribution d'événements au contenu socialement négatif, ne fait en réalité que révéler le rapport de subordination qui lie cette fabrique de fictions, chargées ou non de promesses révolutionnaires, au maintien de la paix sociale. Même si le couplage des événements et de la domination semble rester, dans l'éclat de son exposition, invisible comme la lettre de Poe. Une seule chaîne de relations fictives au pouvoir relie la soumission volontaire et heureuse dans cette soumission même à la révolte qui arrive toujours posthume comme une citation. Les consommateurs désinhibés et les insoumis moralisants s'appartiennent dans le refus commun de ce qui pourtant leur donne consistance. Ils se laissent bercer par la satisfaction médiocre des tautologies culturelles. Qu'on assiste à une performance, qu'on aille habiter dans une communauté ou qu'on participe à une émeute, on ne se réfléchit jamais que sur la paroi concave du pouvoir. C'est autour de ce néant, origine et fin de toute représentation, présence inversée du pouvoir, que s'est articulé le destin de la domination et de ses sujets. *L'entertainment* est aussi l'aboutissement d'une histoire à rebours de la domination, la dissolution de celle-ci dans la

pratique à plein régime d'un rien qui, pour reprendre l'expression de Leo Strauss, a commencé à être "fécond" depuis longtemps.

6. Avec *l'entertainment*, la séparation, née avec la scission pré-romantique, de la culture et de la société, touche à sa fin. *L'entertainment* est l'achèvement de la culture absolue, sa réalisation socialement effective.

7. À condition de faire un saut au-delà de ce phénomène somme toute transitoire qu'est la culture absolue, et au-delà de sa critique, nous verrons *l'entertainment* se dévoiler finalement comme le moment contemporain d'une histoire, celle du retrait progressif de la domination, qui va bien au-delà de l'histoire de la modernité qu'on fait naître avec la Renaissance italienne. C'est le christianisme qui, en s'attaquant avec succès à l'ordre de l'univers des anciens, remplace le culte du monde par celui de la communauté. En déplaçant son foyer de la présence à l'attente, il provoque une dislocation, qui semble définitive, de la séquence temporelle. Il n'est pas nécessaire de faire appel aux courants de l'apocalyptique hétérodoxe pour